sin des Carpathes. Non seulement les poètes ou les philosophes, les historiens pareillement et les périégètes s'en contentent, mais même ceux qui ont séjourné en Pannonie, comme Dion et Ammien ! Pline citait au moins des noms de localités flanqués d'épithètes banales ; les autres n'ajoutent rien de nouveau ; les guerres, sous Claude et sous Marc-Aurèle, n'ont aucunement complété cette information mesquine. Et les Agathyrses, depuis longtemps sans existence distincte, continuent d'être mentionnés.

Victor CHAPOT.

Charlotte E. GOODFELLOW, *Roman citizenship* : Diss. Bryn Mawr College, Lancaster Press, 1935, 125 pages.

Le sujet n'est pas essentiellement renouvelé par ce travail, et ne pouvait guère l'être, puisque le matériel documentaire ne s'est pas sensiblement accru depuis les grands ouvrages du XIX^e^ siècle. Le livre est simplement une utile mise au point.

A mon avis, l'auteur n'aborde pas assez vigoureusement la question essentielle : la différence énorme entre le chiffre du cens de 70 av. J.-C. (910,000 citoyens) et ceux des cens d'Auguste (plus de quatre millions). Cet écart est-il dû avant tout à une conception différente du cens, comme l'a dit Beloch, et comme je le crois (avec une modification que j'ai indiquée ailleurs)[1]? L'auteur ne semble pas de cet avis (p. 31), mais sans s'expliquer nettement sur ce point essentiel. Si l'on estime que le bond prodigieux est l'effet des causes qui sont analysées dans les différents chapitres du livre (affranchissements, accession des Transpadans, distribution du droit de cité à des soldats et à des civils provinciaux, etc.), il en résulte une série de conséquences graves, dont il faut, en tout cas, se faire une idée précise.

E. CAVAIGNAC.

Latin médiéval et néo-latin.

P.-W. HOOGTERP, *Les Vies des Pères du Jura, Étude sur la langue* (extrait du *Bulletin Du Cange*, t. IX, 1934) : Bruxelles, 1935,124 pages.

M. Hoogterp — dont on a déjà signalé ici même (12^e^ année, 1934, p. 245) l'édition du *Paraclitus* et du *Synodus* de Garnier de Bâle, et qu'une *Étude sur le latin du codex Bobiensis des Évangiles* avait préparé à celle qu'il nous offre aujourd'hui — a entrepris un examen systématique de la langue des *Vies des Pères du Jura* (éd. Br. Krusch, *M. G. H., SS. Rerum merovingicarum*, III, 125-166). Sur la date de ces Vies, on ne parvenait pas à s'accorder. Les uns se prononçaient pour le

1. *Journal de la Soc. de statist. de Paris*, 1935, p. 8-9.

IXe siècle, d'autres pour le début du VIe. M. Hoogterp se range à ce dernier avis : « La langue, conclut-il, est celle des auteurs ecclésiastiques du Ve siècle et du commencement du VIe siècle. » Mais ce serait méconnaître gravement la portée de ce travail que de n'en consigner que le seul résultat, qui se formule en une ligne.

Quand bien même d'autres témoignages viendraient contredire cette conclusion, il resterait une solide étude, toute nourrie d'exemples, sur la langue d'un auteur d'une période particulièrement intéressante. Le vocabulaire (mots grecs, généralement empruntés à la latinité chrétienne ; mots employés avec un sens spécial ; mots nouveaux ; dérivés), la morphologie, la syntaxe et le style (notamment l'emploi du cursus rythmique) y sont étudiés en détail, avec renvoi constant aux travaux des Bonnet, des Goelzer, des Löfstedt, des Rönsch et de bien d'autres. Un *Index des mots et des noms* et un *Index grammatical* rendent la consultation de l'ouvrage aisée.

En résumé, cette étude peut servir de modèle. Nous souhaitons que l'intérêt même des résultats obtenus ici et l'évidente utilité de recherches portant sur la langue des écrivains du haut moyen âge suscitent à M. Hoogterp de nombreux émules.

M. HÉLIN.

A. LABHARDT, *Contributions à la critique et à l'explication des Gloses de Reichenau* : Thèse de Neuchâtel, 1936, 108 pages.

Les gloses de Reichenau sont un de ces textes difficiles, mais importants, que leur importance même a fait solliciter imprudemment dans l'un et dans l'autre sens. Les pages que M. Labhardt consacre aux travaux antérieurs sont, à cet égard, bien édifiantes ; à voir les argumentations scientifiques les plus solides en apparence aboutir à des conclusions diamétralement opposées, on risquerait de tomber dans le scepticisme, si l'on ne concluait plutôt que l'érudition la plus minutieuse n'est rien si elle est desservie par l'apriorisme et le manque de méthode. Instruit par l'échec — partiel, car la question avait tout de même fait quelques progrès — de ses prédécesseurs, M. Labhardt s'est d'abord livré à la collation complète de l'édition de Stalzer : cette partie de son travail, il nous serait difficile de la juger, faute d'avoir sous les yeux un fac-similé du manuscrit ; les lectures fautives de Stalzer, qui n'était vraisemblablement pas un novice en matière de paléographie, ne peuvent s'expliquer que par la réelle difficulté du déchiffrement. Cela fait, M. Labhardt reprend un à un les points litigieux : avec Foerster, il conclut que le manuscrit est une copie et ajoute que c'est même une copie au second degré ; il le date de la fin du VIIIe siècle, ou du début du IXe, et le croit originaire de la région de Corbie. Enfin, il se livre à un classement des

fautes : elles sont nombreuses et assez variées pour fournir d'exemples toutes les rubriques d'un manuel de critique verbale ! M. Labhardt les décèle et les corrige avec un égal bonheur ; nous aurions voulu, cependant, voir rassemblées et soumises à un examen d'ensemble toutes les fautes qui permettent des conclusions relatives à la personnalité des copistes. La négligence n'explique des contaminations du lemme par l'interprétament et vice-versa, des suggestions de flexions, etc., que si elle se double d'une ignorance quasi totale du latin.

La seconde partie de l'étude est consacrée plus spécialement au glossaire biblique : on a pu en déterminer les sources (*Abauus maior*, Isidore de Séville, etc. ; notons comme particulièrement intéressantes les *uariae lectiones*, tantôt de l'*Itala*, provenant de la Vulgate, une fois une *varia lectio* de la Vulgate provenant de l'*Itala*). On entrevoit les comparaisons et les conclusions auxquelles de pareilles constatations donnent lieu. Il nous serait difficile ici de suivre M. Labhardt dans tous les cheminements de son argumentation, comme aussi dans ses essais d'explication et de restitution. La tâche était extrêmement délicate : ni le style ni la langue ne peuvent guider les conjectures, comme il arrive pour les textes littéraires de l'époque classique. D'autre part, il n'y a pas de particularité, si minime soit-elle, qu'on puisse tenir pour négligeable. La prudence et la minutie dont M. Labhardt fait preuve, son information et sa méthode semblent le qualifier pour établir la nouvelle édition des gloses de Reichenau, dont Foerster signalait la nécessité.

M. Hélin.

Anthologia poeseos Bohemicae latinis numeris aptata. Appendix : Alienigenarum poetarum carmina latine reddita, ed. Fr. Palata : Třebič en Moravie, H. Lorenz, 1936, 115 pages.

Il convient de signaler ici le tour de force par lequel M. Palata a réussi à mettre en vers latins une anthologie de la poésie tchèque, qu'il nous rend ainsi à demi accessible. Distiques élégiaques, vers d'épigrammes, mètres lyriques, dont beaucoup ne manquent pas d'allure :

— Mystica nox caeli medium prope pergit ad axem...

— Bruma riget ; niuei uoluuntur in aere flocci...

— Ostium pulsabat Amor modeste ;
Excipi blande rogitabat a me.
Trux ego excludens puerum : « Venito
Serior », inquam.
Fluxit annorum series. Amoris
Ipse nunc exspes, cupiens inire,

Ostium pulso ; puer ast : « Venis iam
Serior », inquit.

En appendice, un choix de poésies étrangères : « Die zwei Grenadiere » de Heine :

Fert captus Caesar uincula Napoleo ;

Le « Nearer, my God, to Thee » :

Ad te ferre gradum fas mihi sit, Deus !

Et notre *Marseillaise* :

Eia age, Gallorum suboles, consurge !

Quoi qu'on puisse penser en principe de ce genre d'exercices, la réussite est méritoire : « Valeat latinus poeta Palata ! »

J. MAROUZEAU.

Ouvrages scolaires et pédagogiques.

Manuel SOCORRO, *La nomenclatura grammatical* : Las Palmas (Canaries), Esc. tipogr. Salesiana, 1936, 50 pages.

La question de la nomenclature grammaticale a été discutée dans le cadre de notre Société et a fait l'objet de plusieurs articles dans cette *Revue*. Elle se présente d'une part sous un aspect international que j'ai essayé de fixer dans la Préface de mon *Lexique de la terminologie linguistique*, mais aussi en chaque pays sous un aspect particulier.

En Espagne comme chez nous, il y a conflit, d'une part, entre la terminologie des langues anciennes et celle des langues modernes ; d'autre part, entre la nomenclature officielle, qui a fait l'objet d'un décret ministériel en 1934, calqué sur les instructions rédigées chez nous en 1910, et diverses initiatives privées.

M. Socorro, après un historique de la question où il veut bien suivre les directives que j'ai proposées, demande très sagement non pas qu'on impose tyranniquement telle ou telle nomenclature, mais qu'on s'efforce d'atténuer par une entente entre membres du personnel enseignant les différences les plus dommageables.

Du point de vue espagnol, la question échappe naturellement à notre critique et à notre compétence ; mais je suis heureux de l'adhésion donnée par M. Socorro aux efforts que j'ai poursuivis dans le sens d'une entente internationale.

J. MAROUZEAU.

L. LAURAND, *Pour mieux comprendre l'antiquité classique* (*Histoire et méthode historique ; Pédagogie ; Linguistique*) : Supplément au Manuel des études grecques et latines. Paris, Picard, 1936, 215 pages.

Le Manuel de M. Laurand comportait déjà des Appendices ; il est